



Les jeunes et la culture¹

Socialisations et transmissions culturelles à l'ère numérique

Aurélien DJAKOUANE

*Intervention du 5 février 2016 à Lusignan (Vienne)
dans le cadre des Séminaires des contrats de coopération territoriale
d'Éducation Artistique et Culturelle
Pays Mélusin*

Préambule

Dans cette conférence, je souhaite présenter les enjeux qui gravitent autour du rapport que les jeunes générations entretiennent avec la culture. Principalement autour de deux questions. Comment rencontrent-ils les objets culturels ? Et, ici, quel rôle respectif jouent l'école et la famille ? Qu'est-ce qui définit la culture jeune ? La question du numérique occupera une place importante tant les pratiques culturelles et les pratiques de communications des plus jeunes sont désormais imbriquées.

Mais avant cela, je vais vous présenter brièvement ce qui fait la spécificité de mon approche sociologique des pratiques culturelles pour poser quelques repères qui nous serviront de guide dans cette exploration de la culture jeune. Commençons par une anecdote.

Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à la question des pratiques culturelles, il y a une quinzaine d'années, je n'avais pas encore arrêté ce qui constituerait le cœur de ma problématique de recherche : la construction de l'expérience esthétique. Que signifie l'expérience des œuvres d'art pour les individus ? Comment forment-ils leurs goûts ? Comment ce rapport à la culture s'inscrit dans leur quotidien ? Comme se forme un attachement à l'art ?

1 Cette conférence doit beaucoup aux travaux de Dominique Pasquier. Elle reprend d'ailleurs librement certains éléments d'une conférence prononcée par Dominique Pasquier elle-même lors d'une journée d'étude à Auch en septembre 2012 où je l'avais invité à intervenir. Qu'elle en soit vivement remerciée.

Ces questions ont sans doute émergé un jour de juillet en plein festival d'Avignon, ville où je résidais alors. Attablé à la terrasse d'un café avec quelques collègues, nous devisions de nos travaux respectifs. J'exprimais alors à mes camarades le souhait de démarrer des travaux sur les publics de la culture. Quand soudain un individu assis à côté de nous engage la conversation. Ayant écouté nos échanges, il commence à nous conter son festival d'Avignon, qu'il avait vu Jean Vilar dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, avec Gérard Philippe, le Prince de Hombourg... Que cette expérience avait bouleversé sa vie, et qu'il adorait le théâtre. Aussitôt, mes collègues et moi l'interrogeâmes sur ce qu'il avait vu ou ce qu'il comptait voir cette année au festival ? Sa réponse nous a profondément surpris : il n'y était jamais retourné !

Interloqué par cette réponse, je compris plus tard l'intérêt de produire une mesure des pratiques culturelles qui s'affranchisse d'un regard uniquement quantitatif pour comprendre comment une expérience artistique, fût-elle unique, pouvait affecter durablement un individu sans nécessairement engendrer une pratique régulière et continuée.

C'est justement cette question de l'attachement que je voudrais aborder aujourd'hui à propos des jeunes. La question de l'attachement pose en creux la question de l'accès et de la transmission. Comment se sensibilise-t-on à l'art ? Il est vrai la sociologie a jusqu'ici apporté un certain nombre de réponses à cette question : l'importance de la famille étant souvent présentée comme déterminante. Mais qu'en est-il vraiment ? Les parents sont-ils toujours les premiers prescripteurs des pratiques culturelles de leurs enfants ? Et l'école ?

Ma présentation va se dérouler en deux temps. D'abord, je vous propose de revenir sur les grandes mutations sociologiques qui se sont succédées tout au long des années 1980 et qui ont affectées à la fois, la famille, l'école et l'offre culturelle. Ensuite, je pointerai ce qui fait la spécificité de la socialisation culturelle des jeunes et notamment le décalage croissant entre la culture scolaire et la culture quotidienne des jeunes.

Mutations des instances de transmission traditionnelles : la famille et l'école à l'épreuve

La famille : de l'autorité au contrat

La rupture de modèle familial classique survient dans les années 1980 quand les enfants de Mai 68 deviennent parents à leur tour. Les « événements » de 68 sont souvent présentés comme la manifestation d'un mouvement social libertaire exprimant l'agacement face à un pouvoir paternaliste et autoritaire incarné par le Général de Gaulle. Mais c'est aussi plus largement une crise de génération qui remet en question un modèle familial fondé sur l'autorité et le respect de la norme dictée. Soucieux de ne pas élever leurs enfants selon les principes éducatifs de leurs parents, les enfants de 68, qui ont vécu ces mouvements d'émancipation dans leur jeunesse, vont inventer

un nouveau modèle familial, de nouveaux modes de régulation des relations familiales basés sur le contrat et l'expression de soi.

Pour Anthony Giddens, ce processus de « démocratisation de la sphère privée » est une caractéristique de nos sociétés post-traditionnelles où le projet réflexif du soi a pris une importance considérable. Enfants comme parents, jeunes comme adultes y ont gagné le droit de déterminer et de réguler librement la géométrie de leurs relations sociales² (Giddens, 1992). L'espace de l'intimité s'est lui aussi transformé, les relations y sont moins définies par l'obligation ou l'autorité, que par la qualité intrinsèque des relations. François de Singly montre par exemple le renversement des qualités que les mères attendent de leurs enfants. De l'obéissance qui venait en tête des qualités attendues en 1924, on passe à « l'indépendance » qui devient la première des qualités attendues en 1978³.

Ce discours sur l'autonomie est en outre largement relayé par les grands médias, et semble progressivement affecter des milieux sociaux jusqu'ici peu concernés par ce phénomène⁴. La « famille contractuelle » devient une « valeur sûre », et le conflit de générations qui avait été au cœur des rapports familiaux de l'après-guerre jusqu'aux années 1970 n'est – sauf exceptions – plus d'actualité. Les jeunes disent entretenir de bonnes relations avec leur entourage familial, être attachés à leurs parents et aimer discuter avec eux.

La démocratisation scolaire

Cette restructuration de la cellule familiale s'accompagne d'un autre phénomène majeur tout au long des années 1980 : celui de la massification de l'accès à l'enseignement et donc de sa démocratisation⁵.

L'effet conjoint d'une certaine volonté politique (80 % d'une classe d'âge accédant au bac) et de l'installation progressive du chômage de longue durée ont favorisé un allongement de la scolarité dans tous les milieux sociaux. La société des années 1960 où le plein emploi favorisait l'entrée précoce dans le monde du travail et réservait les études aux populations les plus favorisées, laisse progressivement la place à une société de chômage de masse où l'école représente la promesse d'un avenir meilleur. C'est dans ce contexte singulier que l'école se démocratise. À titre d'exemple, la proportion d'enfants d'ouvriers réalisant un cursus complet au collège passe de 58 % en 1980 à 91 % en 1989⁶.

2 Anthony Giddens, *The Transformation of Intimacy. Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*. Cambridge, Polity Press, 1992.

3 François de Singly, *Les Adonaissants*. Paris, Armand Colin, 2006, p. 46.

4 Cf. Sabine Chalvon-Demersay, « Une société élective. Scénarios pour un monde de relations choisies », *Terrain*, n° 27, 1996.

5 Pierre Merle, *La démocratisation de l'enseignement*. Paris, La Découverte, 2009.

6 Nicole Coëffic, « Amélioration des carrières scolaires au collège, mais maintien d'orientations différenciées en fin de 3^e », *Données sociales*, INSEE, 1996, p. 68-75.

Ce phénomène de massification ne doit pas masquer d'autres inégalités qui persistent par ailleurs. La sélection sociale s'effectue désormais davantage à l'Université où la proportion d'étudiants des milieux populaires atteignant l'échelon le plus élevé diminue : si les enfants d'ouvriers comptent 13 % parmi les étudiants de 1^{er} cycle universitaire en 1999, ils ne sont plus que 5 % en troisième cycle. Les inégalités sociales face à l'école ne se sont pas réduites, elles se sont simplement déplacées vers le haut, en même temps que la scolarité s'allongeait⁷. S'ajoutent à cela des inégalités territoriales où le jeu de la carte scolaire aménagée favorise désormais une forme de tri social des établissements entre lesquels la concurrence est désormais accrue. Il n'en demeure pas moins que les études accompagnent désormais tout le parcours des jeunes jusqu'à la majorité légale, souvent même au-delà. En raison de son augmentation, la population des diplômés est de fait beaucoup plus hétérogène socialement qu'autrefois. Ce qui fait du diplôme une variable toujours très fortement explicative des pratiques culturelles mais socialement bien moins clivante⁸.

Cette démocratisation scolaire s'est également accompagnée d'une inversion des rapports de force entre filles et garçons. Si dans les années 1950 aux années 1970, c'était principalement les garçons qui pouvaient prétendre bénéficier d'études longues et qui réussissaient mieux que les filles. C'est aujourd'hui le contraire. De l'école primaire jusqu'aux études supérieures, les filles réussissent mieux que les garçons, elles redoublent moins, et leur taux de réussite au brevet puis au baccalauréat est plus élevé, surtout dans la filière générale (56,8 % des lauréats du baccalauréat général en 2010). Elles sont aussi plus nombreuses que les garçons à effectuer des études supérieures, même si elles s'orientent moins souvent qu'eux vers les filières scientifiques⁹.

La place et le rôle des femmes

Plus largement, l'intérêt des femmes pour l'art et la culture semble aujourd'hui supérieur à celui des hommes que ce soit au niveau de la fréquentation des équipements culturels – plus diversifiée et plus assidue que les hommes –, des pratiques de lecture ou des pratiques artistiques amateurs. Comme le rappelle Olivier Donnat, « *Cette situation, loin de*

7 Dans les grandes écoles, le recrutement est encore plus élitiste qu'il y a trente ans. En 1965, la part des étudiants d'origine populaire inscrits à Polytechnique, à l'ENA et à Normale Sup était de 15,4 %, elle n'était plus que de 13,6 % en 1975, pour chuter à 8,9 % en 1985 et à 7,1 % en 1993. Cf. Michel Euriet et Claude Thélot, « Le recrutement social de l'élite scolaire en France. Évolution des inégalités de 1950 à 1990 », *Revue française de sociologie*, vol. XXXVI, n° 3, juillet-septembre 1995.

8 Philippe Coulangeon, « Quel est le rôle de l'école dans la démocratisation de l'accès aux équipements culturels ? », in Olivier Donnat et Paul Tolila (dir.), *Les publics de la culture*, Paris, Presses de Sciences Po, t. 1, 2004, p. 245-262.

9 Octobre Sylvie et Jauneau Yves, « Tels parents, tels enfants ? ». Une approche de la transmission culturelle, *Revue française de sociologie*, 2008/4, vol. 49, p. 695-722.

*traduire une prédilection séculaire (ou naturelle...) des femmes pour le beau et le sensible ou de refléter une partition immuable des rôles sexués au sein de l'espace des loisirs, est le résultat des profondes mutations sociales qu'a connues notre société depuis la fin des années 1960 »*¹⁰. Quatre facteurs expliquent en partie ce phénomène.

Premièrement, les progrès de la scolarisation. En effet, non seulement les femmes des jeunes générations sont désormais plus diplômées que leurs homologues masculins mais elles sont aussi plus nombreuses à avoir suivi une formation littéraire ou artistique, soit deux atouts qui favorisent l'engagement dans l'art et la culture, notamment chez les employés et les professions intermédiaires. Sachant que le « désir » de culture est corrélé au niveau d'étude, il est difficile de ne pas considérer la scolarisation comme facteur essentiel de la féminisation des pratiques culturelles.

Deuxièmement, l'accès des femmes au marché du travail. On aurait pu penser que la généralisation du travail des femmes ait des effets négatifs sur leurs pratiques culturelles en augmentant leurs contraintes d'emploi du temps. C'est doublement faux. D'abord, parce que les pratiques culturelles restent peu liées au volume de temps libre. Ensuite, parce que le temps libre des femmes actives a augmenté plus vite que celui des hommes, à la fois parce qu'elles travaillent moins qu'eux lorsqu'elles sont à temps plein et qu'elles sont plus nombreuses à travailler à temps partiel. L'entrée des jeunes femmes sur le marché de l'emploi a plutôt eu des effets positifs sur leurs pratiques culturelles en contribuant à ouvrir leur mode de vie sur l'extérieur du domicile.

Troisièmement, la nature des emplois occupés par les femmes. En effet, celles-ci ont largement participé à l'essor des professions intellectuelles qui ont par définition un rapport privilégié, sinon quasi professionnel, avec les loisirs culturels. La féminisation du corps enseignant l'illustre. Certes, les femmes sont minoritaires dans les professions culturelles en raison du caractère traditionnellement masculin de certains métiers (techniciens du spectacle, métiers d'art...) et de leurs difficultés à accéder aux postes à responsabilité. Mais ce sont elles qui, le plus souvent, occupent les fonctions de médiation ou de relations avec le public dans les équipements culturels.

Quatrièmement, la stabilité de la division sexuelle des tâches domestiques. L'accès des femmes à l'emploi a peu affecté la répartition des tâches au sein du foyer et notamment le rôle privilégié qu'elles jouent dans l'éducation des enfants et la transmission du « désir » de culture. Au contraire, il semble que ce rôle de « passeur » se soit plutôt renforcé notamment en raison des liens affirmés entre pratiques culturelles et réussite scolaire.

Bref, tous ces éléments laissent penser que la féminisation des pratiques culturelles n'en est qu'à ses débuts.

10 Olivier Donnat, « La féminisation des pratiques culturelles », in *Développement culturel, Bulletin du DEPS*, n° 147, mai 2005.

De la contestation à l'autonomie : mutations de la « culture jeune »

Les produits culturels à destination des jeunes ne sont pas nouveaux ; il en existe dès la fin du XIX^e siècle dans le secteur de la presse par exemple. Pourtant, les années 1960 voient l'apparition de nouvelles formes d'expressivités artistiques populaires qui vont parfaitement coller aux aspirations et aux revendications de la jeunesse et notamment de la jeunesse des milieux populaires.

Anne-Marie Sohn montre ainsi que la culture jeune qui émerge dans les années 1960 vient des milieux populaires et qu'elle se construit en opposition à la culture des parents. Elle évoque une jeunesse en crise, surtout dans les milieux populaires où les jeunes travaillent très tôt comme apprentis et dans des conditions souvent difficiles. Ils sont soumis à une autorité parentale stricte, notamment dans la France rurale où l'opposition entre générations est exacerbée¹¹. C'est cette jeunesse populaire qui va porter la contestation culturelle. La musique yéyé, les cheveux longs pour les garçons, le maquillage pour les filles, les sorties entre jeunes, la mini-jupe... vont être conquis au prix de luttes parfois violentes au sein des familles. Un sentiment d'incompréhension qui domine chez les jeunes. Et l'antagonisme entre générations est nourri par la presse qui dénonce tour à tour la figure du blouson noir, puis celle du chanteur pop hirsute.

C'est une aubaine que saisissent les industries culturelles en surfant sur la vague des nouveaux mouvements musicaux. Fin des années 1950, apparaissent déjà les premières émissions destinées aux jeunes (*Salut les copains* sur Europe 1 en 1959) puis, quelques années plus tard, de nouveaux titres de presse magazine (*Salut les copains* en 1962 et *Mademoiselle âge tendre* en 1964). La musique rock puis la pop anglo-saxonne vont vite détrôner les chanteurs français et renforcer le mouvement de contestation de l'autorité adulte.

Dans les années 1980-1990, la culture jeune s'autonomise grâce à la conjonction de plusieurs phénomènes : le développement de la presse jeune, la naissance des radios libres, l'essor des jeux vidéo et de l'informatique, puis plus récemment du téléphone portable et d'internet. Prenons quelques exemples.

Parmi les médias traditionnels, la radio s'impose comme un espace important d'identification et de socialisation des plus jeunes¹². Ceux-ci délaisent les radios généralistes (Inter, RMC, RTL...) au profit des radios commerciales (Fun, NRJ, Skyrock, Europe 2, RTL 2, RFM...). Plus mercantile, la télévision mise toujours davantage sur la diffusion de programmes spécifiques pour des publics de plus en plus ciblés. Si, en son temps, M6 s'affi-

11 Anne Marie Sohn, *Âge tendre et tête de bois. Histoire des jeunes des années 60*, Paris Hachette, 2001.

12 Hervé Glévarec et Michel Pinet, « La radio : un espace d'identification pour les adolescents », in Olivier Donnat (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, Paris, La Documentation française, 2003, p. 319-342.

chait comme la chaîne des moins de vingt-cinq ans, on recense aujourd'hui une dizaine de chaînes destinées à la jeunesse diffusées par câble ou satellite, sans compter les milliers d'heures de programmes jeunesse (dessins animés et autres) qu'offre la TNT. Enfin, la presse magazine jeune (qui existe depuis plus de deux siècles¹³) connaît un véritable essor dans années 1990. Elle compte plus d'une centaine de titres (dont environ 35 pour les 10-12 ans) et diffuse environ 100 millions d'exemplaires par an.

Mais c'est dans le secteur du numérique que les constats sont les plus saisissants. Les jeux vidéo s'imposent ainsi comme une pratique juvénile par excellence : plus répandue chez les 12-17 ans, elle baisse ensuite légèrement entre 18 et 24 ans, puis décline avec l'avancée en âge. Mais c'est le téléphone portable qui marque l'autonomisation des communications des jeunes générations : 82 % des 12-17 ans et 100 % des 18-24 ans possèdent un téléphone mobile. Pratique discrète, le SMS s'impose chez les plus jeunes : les 12-17 ans en envoient 250 par semaine en moyenne¹⁴. Enfin, l'âge s'impose comme le principal facteur explicatif de l'usage des réseaux sociaux sur Internet : 75 % des moins de 25 ans les utilisent contre un quart seulement des 40-59 ans¹⁵. Par exemple, l'usage de Facebook est souvent conformiste : y être, c'est être en phase avec son entourage.

Comme le rappelle Dominique Pasquier, l'utilisation des réseaux sociaux souligne ce qui semble être la double dimension ambivalente des cultures adolescentes : le travail en équipe et le besoin d'un public¹⁶. Ce double aspect contribution/exhibition illustre l'imbrication de plus en forte entre pratiques culturelles et sociabilité à l'ère numérique, et souligne comme l'évoque Laurence Allard à propos de la culture du *remix*, le « passage d'une culture comme bien à une culture comme lien »¹⁷.

Si désormais le conflit de génération a disparu des relations parents/enfants, et qu'une forme de « culture jeune » existe depuis longtemps, elle n'a jamais autant échappé au contrôle des adultes ni autant été organisée par l'univers marchand. C'est donc tout un pan des transmissions et des socialisations culturelles classiques qui semble s'affaïsser ici puisque si les jeunes disposent désormais d'une culture commune prolifique (musique, émissions de télévision ou de radio, magazines, jeux vidéo, réseaux sociaux...), le livre, fondement de la culture scolaire, reste le grand absent de cet univers.

13 Jean Marie Charon, *La presse des jeunes*, Paris, La Découverte, 2002.

14 Régis Bigot, Patricia Croute, *La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française*, Rapport CREDOC, 2013.

15 *Idem*.

16 Dominique Pasquier, « La communication numérique dans les cultures adolescentes », *Communiquer* [en ligne], n° 13, 2015 : <http://communiquer.revues.org/1537> ; DOI : 10.4000/communiquer.1537.

17 Laurence Allard, « Express yourself 2.0! », in Éric Maigret et Éric Macé (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 162.

Culture scolaire versus culture quotidienne

D'un côté, les mutations qui ont affecté les deux grandes institutions d'encadrement de la jeunesse que sont la famille et l'école, auxquelles s'ajoute l'essor des technologies de communication numériques d'un autre côté, ont entraîné un affaissement des transmissions culturelles verticales au profit d'un renforcement des transmissions horizontales. Les jeunes passent aujourd'hui plus de temps avec leurs groupes de pairs qu'avec leurs parents, y compris au sein du foyer qui laisse désormais une plus grande place aux communications avec l'extérieur et aux pratiques culturelles séparées. Par ailleurs, il existe un fort contraste entre la bonne intégration de la culture ordinaire des jeunes dans leur milieu familial où le principe de cohabitation culturelle prévaut, et son intégration à l'école où au contraire elle entre en conflit avec les socles culturels de la culture scolaire.

La famille : la cohabitation culturelle

En famille, on assiste à un processus d'individualisation des lieux et des modes de pratique au sein du foyer. L'individualisation des pratiques est un mouvement de fond qui touche aussi la radio, l'écoute musicale et même la lecture d'imprimés. De fait, comme le décrit Hervé Glévarec, les chambres à coucher des jeunes représentent aujourd'hui de véritables univers technologiques¹⁸. Ils y ont presque tous un appareil d'écoute musicale, chaîne, baladeur ou lecteur de mp3, console de jeux, parfois un ordinateur (milieux favorisés) ou un téléviseur (milieux populaires).

La culture de la chambre marque « l'appropriation progressive d'un espace propre » dans lequel enfants et adolescents « expriment ce qu'ils aiment ou sont et à partir duquel ils entrent en relation avec d'autres »¹⁹. Mais c'est aussi la marque d'un mouvement d'autonomisation et de distanciation par rapport aux parents. Caractéristique de la préadolescence, ce mouvement prend désormais appui sur l'usage des nouvelles technologies qui permettent à l'enfant d'individualiser ses pratiques et de développer des contacts et des liens amicaux autonomes, tout en restant au sein de la sphère domestique.

L'équipement massif des adolescents et préadolescents en téléphones portables témoigne également de ce phénomène, en favorisant l'individualisation complète des communications avec l'extérieur : les parents n'ont désormais plus aucune prise sur les réseaux amicaux et la vie relationnelle de leurs enfants. Cette autonomie relationnelle obtenue par les jeunes grâce aux nouveaux moyens de communication représente une véritable rupture, à la fois dans la gestion des relations inter-générationnelles, entre parents et enfants, mais aussi dans la gestion des relations intra-générationnelles, au sein des groupes de pairs.

18 Hervé Glévarec, *Culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris, La Documentation française, 2009.

19 *Idem*, p. 47.

L'école : nouveaux lieux du conflit culturel ?

Comme le montre Dominique Pasquier, à l'école, les conflits culturels sont infiniment plus vifs que dans les familles²⁰. La culture jeune se développe en parallèle, en affichant une indifférence de plus en plus marquée à l'univers culturel des générations précédentes. C'est à l'école et non dans les familles que l'antagonisme est resté vivace et pose problème. Car la culture scolaire a beaucoup moins bougé en termes de références culturelles et reste en grande partie fondée sur son lien à la tradition humaniste. Ce constat illustre ce que François Dubet appelle la « crise du programme institutionnel »²¹ et qui repose sur l'adhésion à certaines valeurs culturelles.

La culture du livre reste liée à la réussite scolaire mais n'est plus un objet de distinction sociale en dehors du cadre scolaire. Aujourd'hui, il n'est plus évident de pouvoir convertir facilement ce capital culturel en un classement social élevé. S'ensuit une forme de recentrage sur les pratiques culturelles susceptibles de générer le plus de dynamiques sociales entre jeunes : émissions de télévision, films de cinéma, tubes musicaux. Le livre est le grand perdant de cet univers.

L'école affiche toutefois aujourd'hui une relative tolérance à l'égard de l'éclectisme des pratiques culturelles des jeunes. Mais elle maintient un modèle d'apprentissage qui favorise singulièrement les élèves capables d'entretenir un rapport cultivé à la culture savante²². On peut aussi faire l'hypothèse que la réussite scolaire continue d'entretenir des liens plus forts avec la culture consacrée que les enquêtes ne permettent de le montrer. Mais c'est moins en termes de pratiques que d'approches du savoir et de respect des hiérarchies culturelles.

Comme le rappelle Sylvie Octobre²³, du côté de la famille moderne, individualiste et plurimodale, les transmissions culturelles fonctionnent toujours, mais les objectifs ont changé : les parents souhaitent laisser une large liberté à leurs enfants qui la réclament. Les identités culturelles y sont construites dans l'interaction, la culture est donc négociée, partagée... Pas de rupture générationnelle mais plutôt un « continuum de situations de décalage vers les cultures dites populaires ou médiatiques, qui connaît des accélérations technologiques ».

Du côté de l'école, c'est très différent. « Les mécanismes traditionnels de transmission sont concurrencés par l'irruption de nouveaux modes d'accès au savoir (wiki, moteurs de recherche, etc.) ». L'autorité tradition-

20 Dominique Pasquier, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*. Paris, Autrement, 2005.

21 François Dubet, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.

22 Philippe Coulangeon, « Les transformations du rôle culturel de l'école à l'épreuve de la massification scolaire ». *Revue française de sociologie*, 2007/4, vol. 48, p. 657-691.

23 Sylvie Octobre, « Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc de culture ? », *Culture Prospective*, Ministère de la Culture, 2009 : <http://www2.culture.gouv.fr/culture/deps/2008/pdf/Cprospective09-1.pdf>.

nelle de l'école est battue en brèche. Pas seulement parce qu'elle n'a plus le monopole du savoir « ni même que le savoir ne semble plus être le passage obligé pour réussir sa vie, mais également parce que ses modes d'intervention semblent de moins en moins en phase avec les compétences et attentes des jeunes générations ».

Ceci incite à une véritable réflexion pédagogique sur les modes de transmission, qui ne se réduise pas à l'insertion de technologies mais englobe une réflexion sur les apprentissages. Si les aptitudes des jeunes générations sont bien celles décrites par William Winn, directeur du Learning Center de l'université de Washington - cerveau hypertexte qui rebondit d'une idée à l'autre, aptitude au fonctionnement multitâches, approche intuitive de certains problèmes, désir d'interaction, etc. - celles-ci remettent en question les présupposés qui sont ceux de l'éducation cartésienne, silencieuse, linéaire et dissertative. Par extension, ceci interroge plus largement la conception de la participation culturelle telle que définit dans le cadre d'une offre institutionnelle, hiérarchique, descendante où la place du public est avant tout passive et compatissante.

Pour conclure, l'observation des transformations sociologiques qui ont affectées la structuration de la famille, le rapport à l'institution scolaire et l'éclatement de l'offre culturelle l'intrication des pratiques culturelles et des pratiques de communication témoigne de trois mutations majeures. D'abord, le déclin des formes de transmissions institutionnelles, descendantes et hiérarchiques. Celles-ci laissant place à l'expression de réseaux de sociabilités à géométries, espaces et temporalités variables et ajustables. Ensuite, le fait que la construction de référentiel culturel, et d'une forme d'attachement, ne se fait plus uniquement par l'imposition des valeurs des pères mais dans un espace négocié entre pairs. Puis, en découle le fait que la valeur de l'art ne repose plus uniquement sur une forme d'expertise privatisée, détenue par des experts homologués par l'institution. S'adjoint désormais à cette expertise, celle des usagers dont l'importance croît à mesure que les réseaux d'information contributifs prennent de l'importance.

Enfin, ce dernier point nous amène à la dernière mutation qui pointe un changement profond de paradigme dans la conception de la participation culturelle : le passage du spectateur docile, discipliné et complice à celui du spectateur actif et participant. Une rupture s'il en est avec la conception des usagers des politiques publiques dans leur ensemble.

Aurélien DJAKOUANE

Sociologue

Maître de conférences

Université Paris Ouest-Nanterre

Biographie

Aurélien Djakouane est Maître de Conférences en sociologie à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Membre du Laboratoire Sophiapol (sociologie, philosophie et socio-anthropologie), il travaille sur l'analyse des pratiques culturelles dans une perspective temporelle afin de repérer les moments-clés qui orientent les trajectoires tout au long de la vie, au-delà des mécanismes de légitimité culturelle et de reproduction sociale.

Publications

Le territoire du spectateur. Changement d'échelle et décentralisation théâtrale, Pôle Sud, 2014.

La sortie au théâtre à travers les générations. les transmissions familiales en questions, Recherches familiales, 2010.

« Carrières de spectateurs au théâtre public et à l'opéra », avec E. Pedler, in O. Donnat, P. Tolila, *Le(s) Public(s) de la culture*, Paris, Presses Sciences Po, 2003.

« De l'espace incertain des pratiques culturelles à l'espace négocié des carrières de spectateurs », in A. Ducret et P. Verdrager (dir.), *Carnets de Bord 8*, Genève, 2005.

